Pour un questionnement anthropologique de la modernité

Baudouin Jurdant

Publication originale : Baudouin Jurdant, « L'anthropologie dans les sciences », Bulletin de l'Association Française des Anthropologues, 12/13, 1983, pp.60-65.

L'intérêt suscité par des études ou des ouvrages d'anthropologie s'étend bien au delà de la communauté des anthropologues. Des collections "grand public" ont été lancées par plusieurs éditeurs. Des encyclopédies populaires sont apparues sur le marché de la vulgarisation. Relativisme et tolérance pour les différences culturelles ne sont plus choses rares.

Ces succès ne doivent pas nous empêcher de questionner ce qui les fonde. L'homme est naturellement curieux de son semblable, et il l'est d'autant plus, semble-t-il, que son semblable est plus différent ! Ce qui nous fascine chez les peuples vivant sous d'autres latitudes dans des conditions qui nous sont parfois totalement étrangères, c'est d'y découvrir en même temps une image de nous-même, hantée par notre propre altérité vis-à-vis de nous-même. C'est dans et par leur différence, qu'*ils* sont comme nous.

Une telle idée n'est pas forcément rassurante. Il suffit pour s'en convaincre de chercher à l'appliquer à nos voisins les plus immédiats, habitants d'un même village ou locataires d'un même immeuble. Plus mon semblable est proche, moins il est facile de le reconnaître dans cette dimension qui fait de lui un être foncièrement différent de moi-même et destiné à échapper à l'emprise de ma conscience sur son identité.

Autrement dit, l'enthousiasme anthropologique pour les autres peuples et les autres cultures ne manque pas d'être équivoque si la distance ou l'éloignement géographique y jouent un rôle essentiel. On accepte d'autant mieux l'altérité qu'on n'y est pas

confronté directement. Or, l'anthropologie participe à cette digestion psychologique de l'altérité grâce à un enzyme bien connu : l'exotisme ! N'a-t-elle pas longtemps fonctionné comme une sorte de label de qualité exotique exprimant de façon sous-jacente : "garanti extérieur", "made in Groenland, Africa, South America, South East Asia, etc. . . " !

Erreur : les anthropoloques, après avoir parcouru le monde en tous sens, arpenté les déserts, remonté les fleuves et rencontré sur leurs chemins épars, toutes sortes d'ethnies curieuses, sont revenus au pays. De ces voyages, ils ont ramené de multiples différences qui leur ont ouvert les yeux sur celles, plus proches, qui subsistaient chez eux. L'altérité a été confiée aux sorcières de Franche-Comté, aux paysans du Languedoc, aux travailleurs à la chaîne de Citroën, etc. . .

L'ambiguïté de la démarche s'accentue : c'est ainsi qu'on apprend qu'il y a mille mondes dans notre propre monde national et quotidien, mille mondes dont on n'est pas moins éloigné que des cent mille mondes au-delà des mers lointaines. L'anthropologie nous fait "voir" les différences, certes, mais toujours à bonne distance, la distance de la raison, de cette raison qui se cristallise dans la méthodologie. Je peux lire un livre de 600 pages sur le village de l'autre côté du fleuve ou sur l'autre versant de la montagne où je passe mes vacances. En connaîtrais-je mieux les habitants ? Oui ! sans doute ! Mais dès lors, comment m'y prendrai-je pour les reconnaître dans ce qu'ils ont précisément d'inconnaissable !

Appliquée à notre propre société moderne, l'anthropologie n'enregistre pas cette diminution de la distance géographique : elle a retrouvé en France des *terrains* ! A chacun *son* terrain, propriété épistémologique privée, que l'écriture ne rend publique que sous certaines conditions. Ces "terrains" nous éloignent des "objets" qu'on y observe.

Allons encore plus loin ! Imaginons un investissement anthropologique si immédiat que toute notion de distance géographique concrète, tout sentiment d'éloignement, seraient condamnés à s'évanouir. Que nous resterait-il en termes anthropologiques ? Il nous resterait une différence purement conceptuelle entre l'*intériorité* et l'*extériorité*, une simple ligne propre à répartir encore les rôles entre l'anthropologue et son "objet culturel humain". D'où la question suivante : où passerait cette frontière conceptuelle qui nous situerait anthropologiquement au coeur de nous-même et de notre propre culture ?

L'anthropologie est une discipline qui appartient aux sciences sociales. La légitimité qu'elle s'octroye dans ses investiments épistémiques lui est accordée au nom de la démonstration de sa scientificité, démonstration qui, elle-même, s'appuie sur la rigueur de ses méthodes. Comme toute science sociale, l'anthropologie doit faire la preuve de son "désir de scientificité". Désir suffisant pour que s'y authentifie, à crédit pourrait-on dire, la scientificité elle-même. Celle-ci pourtant, dès qu'elle se dégage des découvertes liées à l'étude des phénomènes naturels, ne s'embarrasse pas d'une telle référence au désir. La scientificité des sciences de la nature est un fait acquis au nom de la nouveauté de ce qu'elles découvrent. Les méthodes sont là pour faire accepter cette nouveauté, pour la marquer du sceau d'un consensus, même si celui-ci reste réservé à une communauté restreinte de chercheurs.

L'anthropologie a longtemps bénéficié d'un avantage analogue tant qu'il y avait des peuples et des cultures à découvrir. Mais, tandis que les horizons déployés par les sciences naturelles semblent s'élargir de plus en plus, ceux de l'anthropologie sont plutôt voués à se rétrécir toujours davantage, non pas seulement parce qu'il y aurait de moins en moins d'ethnies à découvrir, mais encore et surtout parce que, au nom de la science même, les ethnies sont de plus en plus universellement embarquées dans la même civilisation que celle qui a produit l'anthropologie et les anthropologues. Ce qui s'exprime dans cette universalisation est moins l'effet de l'impérialisme indécrottable de l'Occident que celui d'un impératif propre au fonctionnement de la "machine scientifique" : celui de localiser à l'extérieur toute différence ressentie de l'intérieur ; ou encore, connaître la différence, naître avec la différence, renaître à l'extérieur de soi, comme cause de soi.

Etrange destin que celui des sciences sociales et de l'anthropologie en particulier ! Mais où est donc notre différence la plus proche, qui ne soit pas d'ordre psychologique, mais bien d'ordre culturel ? Par où passe la frontière entre nous et nous, et dont la découpe singulière constituerait l'esquisse du visage anthropologique de nos sociétés scientifiques modernes ?

Nature/culture, extérieur/intérieur : à force de se rapprocher du coeur de l'énigme, l'anthropologue ne va-t-il pas s'apercevoir que la nature est "dans" la culture et que l'extérieur est à l'intérieur ? A force d'explorer, généraliser, objectiver, universaliser, les sociétés conquérantes du monde moderne n'auront bientôt plus rien à conquérir, plus d'extérieur à investir pour ancrer le rêve prométhéen, par delà la frontière, au réel.

Il n'y a pas trente six solutions : l'anthropologie, acculée dans ses derniers retranchements, devra investir l'espace épistémologique qui l'a fait naître, le monde des sciences tel qu'il se particularise dans l'un de ses symptômes premiers à savoir, le clivage entre une scientificité de fait, dont les sciences de la nature organisent le triomphe, et une scientificité de droit, où l'objet fonctionne comme la cause initiale d'un désir de scientificité plutôt que comme sa révélation finale.

L'investissement d'un tel espace doit-il s'appeler "anthropologie des sciences" ? Avec d'autres chercheurs se situant dans le domaine dit "STS" (Science, technologie, société), le groupe de Strasbourg, rassemblé à partir d'horizons disciplinaires très différents, est tenté de répondre : oui ! Le *terrain* des sciences de la nature existe de façon si concrète (ne fut-ce que par le biais du laboratoire) que nous nous sommes vus devenir "anthropologues" de la même façon sans doute que Bruno Latour et Steve Woolgar nous l'expliquent dans leur *Laboratory Life* où ils rendent compte de leur expérience sur le terrain dans un gros laboratoire américain. Ils ne sont pas les seuls ! Terry Shinn observe les physiciens au travail, Sharon Traweek a passé plusieurs années sur les sites américains et japonais de la physique des hautes énergies, Karin Knorr, Gérard Lemaine, etc... Les travaux effectués *sur le terrain* des sciences exactes et naturelles rendent compte d'un monde qu'aucune frontière ne sépare de celui d'où sont issus ces nouveaux "anthropologues" au sens large. Mais cette absence d'un tracé frontalier explicite n'empêche pas ce monde des sciences d'être différent du monde quotidien, aussi bien pour ceux qui l'habitent que pour ceux qui, par curiosité, s'y retrouvent

dans une situation d'ignorance semblable à celle que vit l'ethnologue débarquant un jour au milieu de telle ou telle communauté d'Afrique ou d'Asie.

Faut-il se résoudre à ce sentiment d'appartenance qui nous relie à l'anthropologie dès que l'on aborde les sciences sur le terrain de leur créativité en acte plutôt que par le biais de ce "troisième monde" d'idées offert par Karl Popper à la curiosité philosophique ?

De divers côtés, la réponse, de positive qu'elle était au départ, est devenue négative : certains grands champions de cette tendance se sont aperçus que des cent mille mondes que l'anthropologie nous avait fait connaître, il n'en reste pas deux, mais un seul : le monde politique, structuré par le principe universel des rapports de force.

N'y aurait-il pas cependant d'autres bonnes raisons pour ne pas se laisser aller, sans précautions préalables, à cette nouvelle anthropologie des sciences qui s'annonçait sous les meilleurs auspices ? En effet, ne risquerait-elle pas de récupérer, sur ce terrain des sciences et au nom de ses tics méthodologiques, la même impression d'éloignement et d'exotisme qui marque ses objets traditionnels de ce "label d'extériorité" déjà évoqué ? Or, il est inutile, voire dangereux, de laisser croire aux sciences qu'elles se situent à l'extérieur des sociétés qui pourtant les soutiennent. Mais, tout en n'étant pas localisables à l'extérieur, les sciences de la nature n'en sont pas moins porteuses d'extériorité. On pourrait même dire qu'elles sont "l'extériorité même du social", si l'on ajoute aussitôt que c'est néanmoins à l'intérieur des sociétés scientifiques modernes que cette extériorité a sa place !

Pour maintenir sa pertinence dans l'espace épistémologique de son origine, l'anthropologie ne devrait-elle pas s'ouvrir à cette question ouverte par la science au sein de la modernité ? Non pas pour y fixer ce qui sauverait le statut de ses observateurs qualifiés, face aux scientifiques observés, mais plutôt pour y introduire la mouvance d'un sens à conquérir en permanence.

Ses méthodes, inspirées par l'écrit, devront alors se réduire à leur plus simple expression, jusqu'à disparaître complètement au profit de ce qu'on appelle la parole. En inscrivant la pertinence de la parole comme une exigence essentielle de leur désir de scientificité, les anthropologues seraient les premiers à dynamiser la frontière de toutes les frontières : celle qui sépare l'écrit de l'oral, le vu de l'entendu, l'extérieur de l'intérieur.

Quels seraient les enjeux socio-culturels d'un tel renoncement, localisé et partiel, à l'écrit ? L'écrit, depuis qu'il s'est organisé phonétiquement, n'a jamais pu se détacher tout à fait de l'oralité, sauf peut-être dans certaines disciplines scientifiques comme les mathématiques. Il existe une sorte de fascination de l'écrit pour l'oral, fascination dont l'envers détermine des stratégies d'asservissement. L'écriture met en place les conditions d'exercice des multiples pouvoirs désireux d'exercer un contrôle sur l'évolution des réalités sociales.

Le désir de scientificité caractérisant les sciences sociales ne peut que s'empêtrer dans les méandres de ces pouvoirs conflictuels. Renoncer à écrire ce que l'on sait est peut-être indispensable si le savoir en question exige d'être révocable à tout instant au

bénéfice d'une créativité socio-culturelle dont personne ne peut se prétendre le maître sans risquer de l'étouffer.

Il y a une science écrite parce que la nature est un livre ouvert devant nos yeux. Mais à vouloir se retrouver comme être naturel dans la nature, l'homme oublie qu'il y a une science dans la parole : une science humaine en attente de multiples nouveautés qui ne peuvent apparaître que loin de tout pouvoir.

Autrement dit, renoncer à écrire, c'est aussi renoncer à certaines formes du pouvoir, c'est choisir un savoir d'où toute certitude est exclue, un savoir où s'inscriraient la mouvance et la diversité des rapports sociaux. L'anthropologie, confrontée aux sciences de la nature et à ce qui en elles, exprime le mieux le tempérament culturel des sociétés modernes, déboucherait sur une sorte d'"analyse" de la modernité dont il y aurait beaucoup à attendre.